

Gabrijela Arneri

Diderot et le génie du dédoublement

(A propos des rêves et des métamorphoses)

Naître, vivre et passer,
c'est changer de formes.
(Rêve de d'Alembert, P.,* p. 900)

Si nous nous sommes proposés de traiter un thème à la fois si complexe et si particulier c'est que nous nous sommes laissés captiver par l'éternel mouvement et l'éternelle vivacité de la pensée de Diderot. Sa valeur protéiforme incite le lecteur à chercher, d'une part les causes profondes de ce permanent va-et-vient qui s'en dégage et d'autre part, de tenter de saisir sur le vif, c'est-à-dire dans l'oeuvre même ses manifestations les plus évidentes. Certes, c'est une tâche qui peut paraître d'autant plus audacieuse qu'elle peut être considérée comme oiseuse si nous songeons à ceux qui se sont déjà penchés sur certains aspects du problème.¹ Toutefois, en délimitant ainsi le sujet de cette étude, nous aurons l'occasion d'explorer parallèlement certains éléments qui, à notre connaissance, n'ont pas encore été rapprochés.

* Edition de la Pléiade, Paris 1951. Toutes les citations de Diderot renvoient à cette édition sauf dans le cas des textes qui n'y ont pas paru.

¹ Nous pensons ici en tout premier lieu à la pénétrante étude de Georges Poulet dans *Etudes sur le temps humain* (Paris, 1949, pp. 194—217) intitulée «Diderot» où l'auteur signale et élabore l'existence des «successions d'êtres» et de la simultanéité de plusieurs êtres chez Diderot — l'analyse du moi, dans le temps, dans la durée, ainsi que sa portée phénoménologique étant chose faite, nous nous bornerons à en déceler d'autres aspects, entre autres l'élément d'instabilité, d'inconstance de ces êtres successifs. Quant au qualificatif aimable que donne Mornet à Diderot, *homo duplex* (cf. l'introduction à *Diderot, l'homme et l'oeuvre*, Paris, 1941) il y a longtemps qu'on essaie de le déterminer de plus près.

En parlant du génie du dédoublement chez Diderot, nous allons nous concentrer en premier lieu sur les multiples procédés littéraires et même extra-littéraires qu'il utilise pour fixer, ne serait-ce que pour un moment la densité et la richesse de sa pensée exubérante. Dans ce but des investigations seront orientées vers tels phénomènes, telles manifestations qui sont plus favorables à la découverte de conditionnements inconscients, c'est-à-dire à tout ce qui a échappé, ou peu s'en faut, à la pleine conscience et à la bonne intention de l'auteur. Ces sondages toutefois ne dépasseront jamais les limites d'une analyse littéraire du texte, et la découverte de certaines facettes de la psyché de l'auteur sera plutôt accidentelle que voulue. Il nous semble qu'il n'est pas indispensable de donner à ces phénomènes de dédoublement une interprétation psychanalytique poussée, car déceler dans quelle mesure elle s'avère nécessaire et juste représente précisément l'essentiel du cas Diderot. Peut-être serait-il outré de chercher à distinguer deux éléments, l'un rationnel et l'autre irrationnel dans la personnalité de Diderot telle que nous l'entrevoyons à travers les textes choisis, et de procéder d'après les préceptes de Freud. Pour nous, le terme de dédoublement recouvrirait plutôt deux (ou même plusieurs) éléments rationnels, différents, qui coexistent tant bien que mal chez Diderot. L'auteur en effet n'apparaît pas comme un être tourmenté par l'incertitude, par l'angoisse d'une sensibilité aux abois; il ne faut pas dans cette prolifération de sa personnalité chercher la signification axiale de son être en permanente ébullition. Toutefois certains sens obliques dans son oeuvre si diverse nous permettent de nous occuper de l'attitude de Diderot en face des phénomènes oniriques sans cependant nous engager dans une exploration en dehors de nos compétences.

Les trois points de repère dans notre étude seront, comme le titre même l'indique, les mots suivants: dédoublement, rêve et métamorphose, trois éléments dont chacun cherchera à s'arroger la primauté mais qui seulement tous ensemble nous permettent de saisir la pensée de Diderot dans sa totalité. Certes, une étude préliminaire de cet aspect de dédoublement, si manifeste tant à travers certaines créations littéraires (en premier lieu le cas du Neveu de Rameau) que dans les écrits intimes de notre auteur, paraît tout aussi indispensable que logique avant d'aborder la transposition dans l'oeuvre du rêve et des métamorphoses qui s'y déroulent. Si le phénomène de dédoublement, que nous allons tenter de justifier tout à l'heure, se trouve être à la source de ces préoccupations «très peu XVIII^e» siècle, la métamorphose représente sa manifestation la plus évidente et la plus audacieuse. Si en plus nous consentons à limiter notre analyse à l'état de sommeil et au rêve, nous sommes peut-être sur la

bonne voie pour connaître ce que Diderot lui-même aspirait à savoir et c'est — ce qui se trouve en deça de la raison et de son heureuse suffisance.

Il n'est pas difficile d'admettre que la présence de cet aspect de dédoublement dans le caractère de Diderot s'impose impérieusement chaque fois que l'on tâche d'en embrasser la complexité, que ce soit dans les pages de prose narrative ou ailleurs.² Sans pousser trop loin dans un tel examen, ce qui en plus nous éloignerait du thème proposé, qui est d'analyser les manifestations si l'on peut dire littéraires de ce phénomène, il convient de souligner que Diderot, par son besoin constant de s'associer à chaque problème, par son omniprésence dans toutes ses oeuvres,³ enfin par son imagination⁴ touffue et indisciplinée, présente réellement un cas particulièrement intéressant. Aimant à explorer, à expérimenter, s'intéressant vivement aux sciences naturelles et s'engageant volontiers dans d'audacieuses spéculations, Diderot, toujours si différent et jamais le même, avait également une curiosité spontanée pour le rêve et tout ce qui s'y rattache. Bien que ces constatations n'aient pas un rapport direct avec l'attitude de dédoublement, elles y sont néanmoins intimement liées et on ne saurait les perdre de vue dans cette étude.

² Il serait peut-être très utile de procéder à une étude plus étendue sur Diderot en prenant précisément comme point de départ le phénomène de dédoublement. Rappelons ici un cas de dédoublement déjà classique dans la littérature, mais qui demeure néanmoins toujours intéressant: le dialogue existant entre l'auteur et son lecteur. Un exemple brillant nous en est fourni dans *Jacques le Fataliste* où l'auteur dédoublé et redoublé dans Jacques et son maître s'entretient à leur sujet avec le lecteur.

³ Nous mentionnons ici le titre de l'étude si intéressante de Roger Kempf: *Diderot et le roman ou le démon de la présence*, (Paris, 1964). Le manque de stabilité de ses personnages ainsi que l'existence des doubles offrent manifestement encore un indice du tumulte intérieur chez Diderot, ce qui est également en rapport avec le phénomène de dédoublement. L'omniprésence de l'auteur si évidente dans la plupart de ses écrits a dû faire défaut, du moins en apparence, dans *La Religieuse*. Là, dans le cas de Suzanne Simonin, nous sommes frappés d'une part par la capacité de Diderot à se dédoubler dans son héroïne, — il vit de tout son coeur la vie de Soeur Suzanne, — et d'autre part (et en même temps) par son incapacité à se forger une attitude quelque peu objective ou même à cacher sa présence. L'hypocrisie du personnage en résulte. Tous ces problèmes, si intéressants soient-ils seront laissés de côté, car notre objectif est de déceler les répercussions du phénomène en question dans le traitement du rêve et dans les procédés littéraires qui y sont appliqués.

⁴ Margaret Gilman dans son article «Imagination and Creation in Diderot» (*Diderot Studies* II, Syracuse, 1952), traite d'une manière très intéressante la valeur du rapport entre ces deux concepts ainsi que son évolution. Néanmoins les limites du thème ne permettaient pas à l'auteur d'explorer l'imagination que Diderot manifeste dans les rêves, et c'est ce que nous tâcherons de voir de plus près.

Comme le rêve, par sa définition, représente une sorte d'activité mentale dépourvue de toute contrainte conventionnelle, il est tout à fait naturel que Diderot ait pu, dans de tels moments, laisser paraître ouvertement l'agitation et l'instabilité de son caractère. Nous avons peut-être, en nous limitant au rêve, choisi le domaine le moins typique pour ce phénomène de dédoublement; il n'en est pas moins intéressant. Les métamorphoses des personnages et leurs brusques changements et, en liaison étroite avec cela, la technique du rêve, déployée à plusieurs endroits dans l'oeuvre de Diderot, offrent un terrain peu exploré mais très riche pour tout lecteur curieux. Si Diderot doit être considéré comme un «technicien du rêve», ce ne sera point dans le sens de Nerval ou des romantiques mineurs du XIX^e siècle, ce sera plutôt dans le sens d'une exploration hardie mais sensée d'un domaine inconnu, qui n'est pas pour autant inaccessible. C'est toujours la curiosité qui guide Diderot dans cette voie, non point le besoin, et il y a là, certes, une différence fondamentale entre le rêve au XVIII^e siècle et le rêve des deux siècles suivants. On ne peut pas dire que tout texte relatif au rêve à l'époque, et par conséquent tout texte de Diderot, traite de «rêves philosophiques», et s'apparente à ce genre littéraire tellement en vogue au XVIII^e siècle et bien étranger au rêve tel que nous le comprenons et peignons de nos jours. D'importants changements s'y trouvent être effectués car Diderot use de ce genre littéraire d'une manière tout à fait libre, sachant par moments se dépasser lui-même, en négligeant toute prescription et toute convention. Sa peinture du rêve alors se rapproche étrangement des interprétations plus récentes de ce phénomène, et révèle en outre les préoccupations les plus intimes de notre auteur qui était bien loin de jouir de cette sérénité toute de mise au siècle éclairé.

La «technique du rêve» existe chez Diderot et elle est certainement la conséquence d'une attention marquée pour cet état de notre conscience, certaines solutions le démontrent pleinement. De plus l'intérêt qu'il porte à la médecine⁵ et à ses plus récentes découvertes lui a peut-être donné quelques indications précieuses, en dépit du fait que l'opinion officielle sur le rêve ait été assez défectueuse et superficielle.⁶ Nous allons, en don-

⁵ Georges May dans *Diderot et la «Religieuse»* (Paris, New Haven, 1954, p. 99) mentionne notamment les connaissances étendues de Diderot sur la médecine.

⁶ Nous avons choisi le *Dictionnaire philosophique* (Paris, édition de 1818, tome IV, pp. 453—460) de Voltaire et son point de vue comme étant celui qui se rapprochait le plus des «idées reçues» du XVIII^e siècle. Voltaire rejette comme absurde la possibilité que le rêve soit envoyé de Dieu ou rattaché à la divinité de quelque manière que ce soit. Mais en dépit de cela, il maintient que, bien que le rêve puisse être

nant des exemples de certains procédés employés dans la peinture du rêve, tâcher de montrer que ce sont des procédés inspirés plus ou moins directement par une connaissance du mécanisme du rêve, mais que, d'autre part ils sont également liés, par certains aspects du moins, au phénomène de dédoublement. Ainsi, en prenant comme point de départ un trait caractéristique de Diderot, une donnée de valeur générale pour sa personnalité, nous nous acheminerions vers une manifestation tout à fait particulière, tout à fait «concrète» de ce même phénomène.

Dans la «technique du rêve» certains procédés se répètent et représentent des illustrations littéraires des phénomènes oniriques. Parmi les procédés les plus connus il faut citer les métamorphoses, les brusques changements des personnages ou des sites sans aucune observation des catégories du temps et de l'espace, métamorphoses qui s'opèrent à nos yeux et qui apparemment n'ont aucun sens.⁷ La logique est ce qui manque d'habitude dans nos rêves, du moins la logique habituelle et il est important de noter que Diderot, tellement épris de clarté et de précision, osait s'aventurer dans un terrain où les lois de la logique ne sont pas observées. Pour lui néanmoins le rêve est presque toujours lié à la science, témoin le «Rêve de Mangogul» dans *Les Bijoux indiscrets* (1748) et *Le Rêve de d'Alembert* (1769), deux oeuvres qui, quoique tout à fait disparates, représentent la base de notre investigation. Y-a-t-il quelque chose de logique dans le fait que Mangogul dans *Les Bijoux indiscrets* rêve de Mirzoza (son amante) et que soudainement elle se transforme en doguin (P., p. 159)? Ou encore dans le cas d'un monde tout à fait irréel vers lequel il s'achemine «à une vitesse incroyable», où il voit «... un édifice suspendu comme par enchan-

la cause directe d'un simple stimulant somatique, il y a toutefois des cas où nous sommes surpris de l'emploi que nous y faisons de nos facultés rationnelles les plus élevées. Diderot s'en rappellera et nous le prouvera. Pour Buffon (cf. *Histoire naturelle*, tome V, édition de 1769, pp. 325—327) par contre, les rêves «ne roulent que sur des sensations et point du tout sur des idées.» Ils font partie de «ce souvenir animal, de cette espèce de réminiscence matérielle» dépourvus de tout rapport avec la pensée; ainsi les imbéciles et les animaux peuvent-ils rêver. Voir aussi le chapitre «The History of Dream Interpretation» dans *The Forgotten Language* d'Erich Fromm (New York, 1951).

⁷ Pour nos renseignements sur cette «technique» nous devons beaucoup au livre déjà mentionné d'Erich Fromm où d'une manière claire et sûre l'auteur élabore une interprétation systématique du rêve et de ses transpositions linguistiques et littéraires. «It is simple for us to move to a distant place in an instant, to be in two places at once, to fuse two persons into one, or to have one person suddenly be changed into another» (pp. 4—5). Le problème du «double» y est également esquissé. «The splitting of one person into two, which occurs so plainly in dream, is an experience all of us have more or less distinctly» p. 171).

tement. (...) Je ne dirai point qu'il péchait par fondement, car il ne portait sur rien» (P., p. 114). Les êtres qui le peuplent sont «presque tous contrefaits. (...) Celui-ci péchait par le corps, celui-là manquait par les jambes. La plupart n'avaient point de pieds et n'allaient qu'avec des béquilles» (P., p. 115). Voilà seulement une brève illustration tirée d'un livre par ailleurs très médiocre qui contient tout de même des pages intéressantes, entre autres sur le rêve.⁸

Avant de nous arrêter plus longuement sur les points intéressants dans *Les Bijoux indiscrets*, voyons dans quel sens *Le Rêve de d'Alembert* révèle lui aussi certains procédés de la «technique du rêve». Au premier abord, ce texte si dense, si riche en signification ne semble point se présenter comme un rêve ordinaire, quotidien. C'est un génie qui rêve, qui donne libre cours à son imagination et qui ne se sent en aucun cas limité par quelque loi que ce soit. L'homme cessant d'être contingent, mortel, harassé de problèmes journaliers, peut dans le rêve s'élancer vers d'audacieuses hypothèses, ce qu'il n'oserait point en état de veille. L'immobilité du corps et la non-activité manifeste de l'esprit permet au dormeur d'une part de se concentrer entièrement sur ses pensées et de trouver des solutions qui lui échappent dans la réalité,⁹ et d'autre part de se sentir libre et appartenant à un système dont il est le centre. Tout le *Rêve* dans la partie rêve est conçu de la sorte, et, d'un bout à l'autre nous sentons la domination du génie de d'Alembert libéré de toute contrainte, de toute appréhension, et qui s'élance dans ses audacieuses conjectures. La conception même du *Rêve* nous offre une preuve assez évidente, et Diderot en est même très fier,¹⁰ mais il y a plus, car certains trouveraient cet argument trop faible; plusieurs éléments, quelques détails et surtout quelques thèmes sont esquissés de manière

⁸ Franco Venturi (*Jeunesse de Diderot*, Paris 1939, p. 128) qui se trouve être parmi les rares critiques qui se soient intéressés aux *Bijoux indiscrets*, constate qu'à côté de quelques autres sujets bien traités, «les idées de l'écrivain sur les rêves sont des pages où s'exprime la partie la meilleure de Diderot».

⁹ Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* affirme qu'il a connu «des avocats qui plaident en songe, des mathématiciens qui cherchaient à résoudre des problèmes, des poètes qui faisaient des vers». Il ajoute «J'en ai fait moi-même qui étaient assez passables et je les ai retenus» (o. c., p. 456). Il y a des dormeurs, et Fromm en parle, qui ont trouvé la solution à des problèmes précisément au cours de leur sommeil. Fromm souligne notre liberté en état de sommeil, «... but we are free, freer than when awake. We are free from the burden of work, from the task of attack or defense, from watching and mastering reality. We do not look at the outside world, we look at our inner world, are concerned exclusively with ourselves» (o. c., note 6, p. 27).

¹⁰ «Il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve... » constate Diderot dans une lettre à Sophie Volland (*Lettres à Sophie Volland*, Paris, 1930, p. 209).

à suggérer l'état de sommeil de d'Alembert. D'abord, l'apparente incohérence de son rêve que Mlle de Lespinasse note avec difficulté et sans y rien comprendre,¹¹ ensuite la témérité de certaines images et réflexions et surtout l'idée-clé du texte qui consiste dans l'affirmation «qu'il y a deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de sensibilité, et les générations spontanées» (P., p. 896) — sujets dont chacun rêve d'obtenir le secret. Rappelons aussi que c'est le docteur Bordeu qui explique à Mlle de Lespinasse la signification de ce rêve et que d'Alembert-philosophe, une fois réveillé, suit la docte discussion de ses amis sans y prendre part, si ce n'est pour faire des remarques spirituelles et amusantes: son génie épuisé se tait. «Docteur, vous embrassez mademoiselle, c'est fort bien fait à vous» (P., p. 905) s'exclame d'Alembert quand il voit Bordeu embrasser son amie. A la fin du *Rêve* toutefois il retrouve la parole mais pour parler d'une manière beaucoup moins (P., pp. 918-934) savante et beaucoup moins originale; c'est ainsi qu'il pose une question à laquelle il avait trouvé la réponse au cours de son rêve, «... comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi?»¹² Sur quoi Bordeu lui répond: «Vous nous l'avez dit en rêvant» (P., p. 916). Par ce décalage entre la pensée de d'Alembert endormi et celle qu'il exprime à l'état de veille, Diderot a probablement voulu suggérer l'énorme différence qui existe entre le libre mouvement de notre esprit lorsqu'il sommeille, opposé aux multiples restrictions implicites à notre état de veille.

Après avoir tenté de démontrer par quelques exemples qu'il s'agissait bien dans les cas des *Bijoux indiscrets* et du *Rêve de d'Alembert* de textes pouvant être valables pour l'interprétation choisie par nous au début de cette étude, nous allons y revenir en nous limitant seulement aux passages qui présentent quelque intérêt quant au phénomène de dédoublement. C'est dans le rêve, dans le jeu des métamorphoses des personnages et, si l'on peut s'engager plus loin, dans les diverses

¹¹ «C'était, en commençant, un galimatias de cordes vibrantes et de fibres sensibles.» (P., p. 887) «Ma foi, docteur, j'entendais si peu ce que j'écrivais...» (P., p. 891); «Ensuite il s'est mis à marmotter je ne sais quoi de graines, de lambeaux de chair mis en macération dans de l'eau...» (P., p. 893); Mlle de Lespinasse emploie à plusieurs reprises le terme «rêvasserie» (P., pp. 887, 891). Dans la seconde partie (P., pp. 898—903) néanmoins Bordeu et Mlle de Lespinasse écoutent ensemble le rêve de d'Alembert et se le commentent au fur et à mesure. Il est amusant de voir jusqu'à quel degré le schéma du *Rêve* rappelle les tests psychanalytiques introduits par Freud. Le dormeur parle, on note tout ce qu'il dit, et on l'interprète après.

¹² Comment peut-on rester ce que nous sommes si au cours de notre durée toutes les molécules qui nous composent changent continuellement? Il y avait répondu avant: «Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste» (P., pp. 893—894).

opinions émises par d'Alembert sur l'éternel mouvement de la matière et ses répercussions que nous allons puiser nos précieuses références. Les rêves pour Diderot doivent parler au lecteur et il se soucie de les expliquer lui-même, soit en les rendant transparents soit en les commentant après coup. Il est toutefois évident qu'ils recèlent d'autres significations et surtout d'autres échos que nous tâcherons de saisir.

Dans *Les Bijoux indiscrets* deux chapitres, le «Rêve de Mangogul» et le «Rêve de Mirzoza» attirent notre attention d'une manière tout à fait différente; dans le premier cas qui est plus intéressant, nous avons une courte reproduction du contenu du rêve sans aucune explication supplémentaire, et dans le second cas, le rêve est suivi d'une longue discussion soutenue par l'interprétation de Bloculocus, le «médiocre onéirocritique» du Sultan. Le chapitre, le «Rêve de Mangogul» auquel Diderot tenait beaucoup, puisqu'il lui donne comme sous-titre «Le meilleur peut-être, et le moins lu de cette histoire» n'est ni transparent ni stéréotypé comme le «Rêve de Mirzoza» et de plus il n'est pas expliqué par Bloculocus. Il y a un élément qui lui est propre, et c'est l'étrangeté et l'apparente incongruité de tout ce qui s'y déroule.¹³ Divers facteurs concourent à créer cette atmosphère extraordinaire: depuis cet animal inconnu aux zoologues et méconnu par les mythologues, lequel mène Mangogul au pays des hypothèses, ce site étrange d'un édifice suspendu dans les airs, cette tribune «posée comme sur la pointe d'une aiguille», jusqu'à la rencontre de vieillards contrefaits et décrépits occupés à des jeux d'enfants, et enfin l'apparition de l'Expérience «sous cent formes diverses» (cf. P., pp. 114-117). Diderot insiste sur l'absurdité du monde des hypothèses et nous sommes certainement en présence d'une réalité doublée d'un manque de logique qui n'est tout de même pas dépourvue de sens et qui est très proche de la réalité de nos rêves. Sans le vouloir probablement, l'auteur se trouve être inspiré par certains souvenirs de ses rêves qui, aidés de sa brillante imagination, lui ont fourni cette illustration intéressante. Mangogul dans son songe fait preuve d'une vaste ampleur d'esprit; s'il s'amuse à y diffamer l'étroitesse d'esprit des médiocres philosophes épigones des grands, en montrant toute la futilité de leurs pensées et la faiblesse de leurs arguments (le monde des hypothèses!), c'est parce qu'il en sait long et qu'il partage intimement l'opinion de Diderot

¹³ Cela ne veut point dire que dans le «Rêve de Mirzoza» par exemple tout soit clair et logique; toutefois tout s'explique une fois que l'on reconnaît le thème du rêve qui est purement didactique; une illustration critique de l'état des lettres à l'époque. Il faut seulement découvrir quelques indices et l'allégorie du texte est mise à jour, quant à sa valeur elle en est fortement diminuée.

sur la question. Le point culminant du rêve est l'apparition de l'Expérience, d'abord sous l'aspect d'un enfant un peu chétif mais qui peu à peu dépasse toutes les mesures humaines pour devenir immense et omnipotent. La valeur de l'Expérience grossit à vue d'oeil, s'armant toujours de nouvelles preuves et c'est elle à la fin qui fera crouler la construction précaire des hypothèses mal fondées. L'imagination est vaincue par l'Expérience, mais c'est une imagination désuète et maladroite représentée par les fantaisies puériles des petits vieux; l'imagination créatrice, donc la véritable imagination se rattache à l'expérience. «Il (Platon) en était à cette exclamation pathétique lorsque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait vers nous à pas lents mais assurés. Il avait la tête petite, le corps menu, les bras faibles et les jambes courtes; mais tous ses membres grossissaient et s'allongeaient à mesure qu'il s'avavançait. Dans le progrès de ces accroissements successifs, il m'apparut sous cent formes diverses; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'une pendule la chute des corps, constater avec un tube rempli de mercure la pesanteur de l'air, et, le prisme à la main, décomposer la lumière. C'était alors un énorme colosse; sa tête touchait aux cieux, ses pieds se perdaient dans l'abîme et ses bras s'étendaient de l'un à l'autre pôle. Il secouait de la main droite un flambeau dont la lumière se répandait au loin dans les airs, éclairait au fond des eaux et pénétrait dans les entrailles de la terre.» (P., pp. 116-117) Cette audacieuse illustration de l'Expérience témoigne chez Diderot d'une étonnante assurance que le langage aidant, l'artiste peut au moyen de mots et sous forme d'images exprimer une multitude d'idées inusitées et d'impressions disparates, insaisissables autrement. En d'autres termes, Diderot s'est servi de ce rêve et de cette image de l'Expérience avec les diverses métamorphoses qui comprennent les différentes étapes de ses connaissances, parce qu'il sentait qu'il pourrait ainsi indiquer le plus clairement possible la valeur et la présence de l'éternel mouvement et de l'éternel changement en nous et autour de nous. L'auteur n'a pas trouvé absurde de présenter au lecteur les métamorphoses successives de l'Expérience qui, en même temps qu'elle apparaît sous diverses formes, acquiert une valeur universelle et dépasse tout cadre humain pour devenir un principe. Le fait, tout exceptionnel, que Diderot se soit permis tant de liberté avec l'apparition de l'Expérience, nous incite à penser qu'il s'agit bien ici d'une concurrence de plusieurs motifs. D'abord pour commencer par les plus faciles, Diderot a simplement voulu montrer les diverses étapes de la pensée humaine vers et à travers l'Expérience en se servant successivement de l'image de l'enfant et de celle du colosse ainsi que de toutes les images intermédiaires il-

lustrant les nombreuses armes qui sont à sa disposition. Mais il y a plus, dans la tentative de montrer le caractère mobile de l'Expérience, il s'est permis de peindre ce qu'il y a de changeant, d'instable en nous, et ceci de manière à ce que ce mouvement soit envisagé dans toute sa valeur et toute son utilité. Le changement et la mobilité apparaissent comme des éléments positifs et rien dans ce rêve ne suscite tant notre admiration que le comportement étrange et même incongru, si on ne le saisit pas, de l'Expérience. Tout le passage est conçu de façon à ce que cette image trouve en nous un spectateur étonné mais en même temps émerveillé. La métamorphose continue à laquelle nous assistons est chose très rare dans la littérature de l'époque et il faut pour en rencontrer, attendre les rêves et les cauchemars d'autres écrivains plus récents.¹⁴ Pour justifier ici l'emploi du mot cauchemar nous devons plutôt nous rapporter à quelques autres illustrations dans *Les Bijoux indiscrets* car en fait le «Rêve de Mangogul» n'a rien d'horrible et d'effrayant, c'est un beau rêve pour Mangogul et pour Diderot. L'élément d'incongruité et d'inadéquat qui, dans la première partie, apparaît dans la description repoussante des vieillards contrefaits et décrépits est conditionné par le désir de l'auteur de montrer toute l'absurdité des penseurs et philosophes ignorant la valeur de l'Expérience, plutôt que par l'intention de dépeindre un vrai cauchemar. D'horribles métamorphoses («ces représentations involontaires qui nous affligent», (P., p. 159) surviennent dans quelques autres rêves au cours des *Bijoux indiscrets* et elles sont commentées et expliquées. «Mirzoza (...) vient d'éprouver la métamorphose la plus hideuse; elle est devenue danoise» (P., p. 159); ou bien, c'est Sélim qui raconte: «... je ne vis dans le fauteuil du grand sénéchal qu'un boeuf qui ruminait; à la place du séraskier, qu'un mouton de Barbarie; sur le banc du teftardar, qu'un aigle à bec crochu et à longues serres; au lieu du kiaia et du cadilesker, que deux gros hiboux en fourrures; et pour vizirs, que des oies avec des queues de paons...» (P., p. 161). Ces quelques images qui sont en plus amplement commentées et expliquées, ce qui n'est point le cas avec le rêve de Mangogul, montrent des métamorphoses avilissantes, phénomène assez commun dans le rêve. Cet avilissement est souvent présent dans nos rêves, mais ce n'est point l'explication de Bloclocus qui nous satisfera. En premier lieu ce n'est jamais le rêveur lui-même qui subit ces métamorphoses humiliantes; il serait difficile

¹⁴ Nous pensons entre autres au cauchemar dépeint par Flaubert dans la *Tentation de Saint Antoine*, surtout dans sa première version et qui date de 1849. Il y a très peu en commun entre ces deux textes, mais l'élément de métamorphose y est présent dans les deux cas et s'y trouve être important.

alors de parler du côté animal, irrationnel de l'homme qui fait irruption dans le rêve quand on sait combien l'on y est préoccupé par sa personne et surtout par ses côtés les moins évidents. Voilà toutefois sa définition du rêve: «Nos rêves ne sont que des jugements (sic!) précipités qui se succèdent à une rapidité incroyable, et qui, rapprochant des objets qui ne se tiennent que par des qualités fort éloignées, en composent un tout bizarre» (P., p. 160). Bloculocus n'essaiera pas de suggérer des liens plus profonds, plus obscurs, il ne s'aventurera pas dans des explications psychologiques des phénomènes, ces explications resteront linéaires, presque mécaniques. Cet «ouvrage en marqueterie» comme l'appelle Mirzoza, rapproche des éléments plus ou moins disparates, des expériences différentes ayant quelque point en commun (la couleur dans le cas de la danoise) et qui forment un curieux assemblage tout à fait nouveau. Bloculocus, tout comme Diderot n'a pu encore s'aventurer, à cette époque, vers des interprétations plus poussées où il aurait tenté d'explorer des couches psychologiques plus profondes en nous, mais il est certain que notre auteur y reviendra plus tard, comme en témoigne le *Rêve de l'Alembert*. Pour conclure avec *Les Bijoux indiscrets*,¹⁵ résumons brièvement les procédés de Diderot: en premier lieu il veut être clair ou du moins il introduit dans chaque rêve une logique rigoureuse qu'il devra observer tant bien que mal, la métamorphose y joue un rôle assez important et les images qui lui sont liées sont souvent audacieuses dans leur incongruité, mais nulle part n'apparaît un besoin de rattacher ces manifestations à des troubles psychiques de ceux qui rêvent. L'identité civile de Mangogul, de Mirzoza ou de Sélim n'est jamais affectée, ils rêvent parce que c'est «une maladie de famille» ou bien sans aucune raison apparente. Dans leur rêve nous ne sentons pas la présence de quelque idée fixe, d'un conflit intérieur, d'un doute qui cherche à se manifester. Les métamorphoses ne s'opèrent pas sur les rêveurs eux-mêmes; ce ne sont pas eux qui sont sujets à ces changements étranges, ce sont les autres qui en sont victimes. Toutefois le fait même que Diderot ait introduit ces images témoigne d'une part que ceci l'intriguait et d'autre part, qu'il en tenait compte dans la description des rêves comme d'un élément qu'il ne faut point perdre de vue et qui peut en outre servir à diverses illustrations. Il serait excessif de trouver des signes du phénomène de dédoublement dans les quelques métamorphoses illustrant *Les Bijoux indiscrets*, néanmoins le fait

¹⁵ Nous laissons de côté le «Rêve de Mirzoza» qui est tout à fait littéraire, c'est-à-dire, écrit d'après les normes traditionnelles de ce genre. A quelques exceptions près, la description rappelle trop des images bien composées et étudiées, rien qui puisse suggérer un désordre étrange, un tumulte intérieur du rêveur.

qu'il y en a prouve que l'imagination de Diderot s'en préoccupait et qu'il était conscient d'une instabilité possible des personnages. Cette imagination encore assez contrôlée ici verra son plein épanouissement dans le *Rêve de d'Alembert* où l'auteur fera preuve non seulement d'une vaste connaissance de l'état des sciences mais également d'une pleine conscience de la technique du rêve.

Avec le *Rêve de d'Alembert* nous plongeons très rapidement dans l'exploration de la conscience d'un homme endormi. Il est fiévreux, un peu déséquilibré¹⁶ (par sa maladie) et il parle à haute voix. C'est un homme de génie qui divague et comme «il n'y a aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve» (P., p. 890), il sera précieux de l'entendre. Son génie doublé d'une imagination féconde s'élançera dans les plus extraordinaires conjectures et nous aurons tout comme Mlle de Lespinasse du mal à le suivre. Sa «révasserie» dont nous avons esquissé les thèmes principaux au début de cette étude, porte en elle maints détails qui présentent un intérêt pour nous.

C'est dans l'imagination créatrice qu'il faut chercher la raison de certaines réalisations réussies, c'est elle qui dicte le cours des idées; on dirait que l'Expérience si vantée dans *Les Bijoux indiscrets* n'a rien à faire avec l'imagination et que l'une exclut l'autre.¹⁷ C'est dans le rêve de Mangogul que Diderot oppose l'attitude de la philosophie rationnelle et spéculative, celle qui construit de vastes systèmes par un simple jeu de l'esprit (cf. le vieillard avec son chalumeau et ses bulles) à celle de la philosophie expérimentale. Dans le *Rêve de d'Alembert* par contre, il s'est laissé séduire par les hypothèses audacieuses résultant de son imagination féconde. L'important décalage entre les points de vue marque moins une évolution continue qu'une impossibilité de se fixer une attitude précise. Il est intéressant de signaler jusqu'à quel point le rêve de l'année 1748 diffère de celui de l'année 1769 et dans

¹⁶ En disant «des folies», d'après Mlle de Lespinasse, d'Alembert se prononce sur les possibilités de propagation humaine: «... des polypes humains. Les mâles se résolvent en mâles, les femelles en femelles, cela est plaisant . . . (Là, il se mit à faire des éclats de rire à m'effrayer)». P., p. 892.

¹⁷ Il existe maintes études sur l'imagination et la création chez Diderot (voir également note 4); nous signalons particulièrement l'intéressante antithèse exposée par Georges Dupeyron dans son article «L'imagination et Diderot» (*Europe*, XLI/1963, 405—406, p. 201) entre l'imagination et la mémoire, ce «frein naturel à l'imagination». A cette opposition peut facilement s'ajouter celle entre l'imagination et l'expérience qui tout comme la précédente permet très souvent aux deux éléments de se «jumeler», de se conjuguer ensemble. On dirait plutôt que l'une conditionne indirectement l'autre.

quelle mesure il y a progrès d'une étape à l'autre.¹⁸ Dans la première, c'est l'Expérience triomphante et vigoureuse qui s'impose sous une forme variée mais cohérente, en dépit du changement; aucun problème ne surgit à ce sujet, tout n'est que certitude et équilibre. Dans la seconde étape, le rêve n'est plus aussi cohérent, il y a hésitation, oscillation dans la pensée qui s'y dessine, le rêveur lui-même n'est plus le même et son état psychique se reflète plus aisément dans les visions hallucinatoires qui l'obsèdent. C'est à ce point précisément que l'imagination, non pas encore une imagination malade certes — n'oublions pas qu'elle se trouve être un des attributs du génie — entre en jeu et se manifeste librement. Ses jaillissements spontanés nous conduiront dans les divers recoins de la conscience du rêveur et celle-ci nous sera suggérée sous forme d'étranges images. L'idée qui hante l'homme de génie endormi est l'éternel changement, l'éternelle oscillation entre l'être, le non-être et les étapes transitoires.¹⁹ Il n'existe point de sentiment d'une stabilité, d'une finalité claire et nous rencontrons au cours du *Rêve* maints exemples, maintes images étonnantes qui l'illustrent et qui sont rattachés au changement et aux métamorphoses. Le texte du rêve proprement dit en est plein, tout n'est que conjecture sur l'avenir de l'homme « ce bipède déformé (...) qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage » (P., p. 895) et il est difficile d'en estimer la juste valeur. De telles affirmations: « L'homme n'est qu'un effet commun (du changement), le monstre qu'un effet rare » (P., p. 899) sont quelquefois trop apodictiques pour être prises au sérieux, ce qui d'ailleurs ne devait pas être le but de Diderot. Ces monstres sont des preuves vivantes qu'il existe un nombre infini de combinaisons possibles de molécules mais que toutes ne sont pas destinées à vivre. Diderot lui-même ne considérerait-il pas ces hypothèses plutôt comme des jeux de l'esprit? Nous n'en sommes pas tout à fait sûrs. Toujours est-il que la question des monstres est vivement discutée par Mlle de Lespinasse et le médecin Bordeu (cf. pp. 908, 913—915) et que nous assistons à une interprétation poussée de divers cas médicaux.

¹⁸ Les années entre 1748 et 1769 représentent une période d'apprentissage et de maturation pour Diderot — écrivain. C'est bien entre 1770 et 1773 que l'imagination créatrice portera le plus de fruits, témoin la richesse de sa production littéraire: les *Contes*, ébauche et rédaction du *Paradoxe sur le Comédien*, remaniement du *Neveu de Rameau*, rédaction de *Jacques le Fataliste*, pour ne mentionner que les textes les plus connus.

¹⁹ Comme il nous est impossible de nous aventurer dans une interprétation complète et détaillée du *Rêve*, nous nous sommes bornés à en extraire quelques éléments qui nous intéressent.

Il y a toutefois une image qui provient du fonds des rêves de Mlle de Lespinasse, et qui doit être mentionnée, car en dépit de son interprétation, elle jette encore quelque lumière sur les préoccupations de Diderot. Il s'agit de l'étrange sensation que Mlle de Lespinasse éprouve et qu'elle traduit en ces termes: «Il m'a semblé plusieurs fois en rêve . . . (...) que je devenais immense . . . (...) que mes bras et mes jambes s'allongeaient à l'infini. . . (...) et que j'enlaçais les deux hémisphères» (P., p. 912). L'explication que nous offre Diderot est de caractère psychologique: l'être qui se trouve dans un état de grande agitation se sentira gigantesque; dans le cas contraire il se sentira si menu qu'il craindra de se perdre. Quelle que soit la valeur de cette «théorie du faisceau», trop brièvement esquissée ici, il est significatif que Diderot relie ces bizarres images et ces sensations obsédantes à des dérangements psychiques et physiologiques.

Que dire après tous ces exemples choisis sur l'intérêt que Diderot portait à ces étranges phénomènes, que ce soit dans la Nature (les monstres)²⁰ ou bien dans le domaine du rêve (les métamorphoses et les cauchemars où l'intégrité de l'individu est tamée avec l'intensité de la réalité vécue)? Certes, il faut prendre ces images intéressantes avec quelque réserve, sachant que Diderot avait avant tout une imagination prodigieuse²¹ et qu'il se plaisait à s'en donner lui-même des preuves. Toutefois c'est d'Alembert (éveillé), Mlle de Lespinasse et Bordeu qui essaient, à la fin du *Rêve*, au nom de Diderot de démêler le secret du rêve et la place du rêveur dans cette étrange mais quotidienne expérience. Le médecin a la parole, les questions des autres l'inciteront à s'expliquer. Certains éléments de son

²⁰ Voilà ce que Diderot dit en 1745 en marge de la traduction de *L'Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury: «Qu'entendez-vous par un monstre? Un être qui ressemble à quelque chose, tel que la sirène, l'hippogriffe, le faune . . . Mais n'apercevez-vous pas que ces enfants de l'imagination des peintres et des poètes n'ont rien d'absurde dans leur conformation; que quoiqu'ils n'existent pas dans la nature, ils n'ont rien de contradictoire aux idées de liaison, d'harmonie, d'ordre et de perfection?» (*Oeuvres complètes*, éd. Assézat et Tourneux, Paris, 1875—1877, I, p. 35).

²¹ Cf. «Je revois actuellement, éveillé, toutes les forêts de la Westphalie . . . Je les revois en rêve aussi fortement coloriées qu'elles le seraient dans un tableau de Vernet. Le sommeil m'a remis dans des concerts qui se sont exécutés derechef comme lorsque j'y étais.» (A. T., IX, p. 367) Ces phrases, si étonnantes tant par leur lucidité que par la certitude qui s'en dégage, sont tirées des *Éléments de physiologie* (1774—1780) que toutefois nous ne traitons pas, étant donné qu'ils ne présentent point un intérêt littéraire. Les *Éléments* recèlent néanmoins maintes indications précieuses quant à l'attitude de Diderot mûr sur beaucoup de problèmes. Ainsi il ne faut point perdre de vue l'intérêt prononcé de Diderot pour les premières doctrines transformistes, comme le témoignent ses réflexions sur les êtres contradictoires (les monstres).

exposé sont des constatations précieuses quant au rêve et valables même de nos jours (P., pp. 927—929); ainsi il souligne l'intensité des expériences qui est le résultat de notre totale concentration sur nous-même: «Dans le sommeil, c'est de l'exercice de sa propre sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui (le « faisceau »). Il n'y a point de distraction dans le rêve; de là sa vivacité» (P., p. 927).²² Le rêve peut paraître confus et sans ordre, mais parfois «les concepts y sont... aussi liés, aussi distincts que dans l'animal (il faut comprendre l'être humain!) exposé au spectacle de la nature» (P., p. 927). Seules l'expérience, des preuves palpables, pourraient démêler le rêve de la réalité mais celles-ci sont impossibles dans ce cas; en dépit de sa liberté, en dépit de sa volonté l'homme ne peut saisir le phénomène dans sa totalité. Les opinions que Diderot place dans la bouche de Bordeu diffèrent en plusieurs points des celles de Fromm, par exemple, c'est en premier lieu la question de la liberté et de la volonté de l'homme qui rêve. Bordeu souligne qu'il n'y a point de différence, «c'est la même que celle de l'homme qui veille» (P., p. 928), tandis que Fromm pense autrement et trouve d'autres critères pour l'exercice de la liberté et de la volonté. Bordeu veut à la fin identifier l'état de veille à l'état de sommeil et c'est là que nous cessons d'accepter ses considérations sur le rêve, c'est d'ailleurs également le terme de son explication sur ce sujet.

Ce n'est certainement pas par hasard que la question qui suit dans l'entretien porte sur le problème de l'intégrité de l'être. Il y a un conditionnement réciproque entre le comportement de l'individu et son intégrité et il est difficile de donner la priorité à un facteur plutôt qu'à un autre; toutefois, d'après Bordeu, «la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une: nous (les italiques sont de nous), très compliquée, mais une» (P., p. 929). Si nos actes sont tels c'est qu'ils ne peuvent être autres; si néanmoins ils sont différents ce n'est plus la même personne qui agit, c'est une autre. Mlle de Lespinasse (le porte-parole de Bordeu) déclare: «Puisque j'agis ainsi, celui qui peut agir autrement n'est plus moi; et assurer qu'au moment où je fais ou je dis une chose, j'en puis dire ou faire une autre, c'est assurer que je suis moi et que je suis un autre» (P., p. 929). En d'autres termes Bordeu paraît résoudre assez rapidement la question de nos actes involontaires, voire incontrôlés. Il est significatif que le médecin éprouve le besoin de trancher si catégoriquement ce problème et de le laisser sans

²² E. Fromm, (o. c., note 6, pp. 7, 27) avance l'intensité de l'expérience comme une des catégories dominantes du rêve; l'homme qui dort devient le centre de tout le système de pensées et d'émotions, il s'intéresse uniquement à lui-même.

commentaire. C'est à ce point culminant que les interlocuteurs s'élancent vers un autre sujet, celui de la morale et de la vertu mais le lecteur se sent privé de la suite des pensées de Diderot sur ce thème si important pour lui, car il s'agit bien du problème qui le hantait continuellement, celui de la possibilité latente de dédoublement en chacun de nous. La pensée ne se précise pas et tout comme la question de d'Alembert «comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi?» elle reste sans écho. L'être se trouve déterminé à tel point qu'il ne peut être autre avec cette combinaison de molécules (pour parler en termes de Bordeu), mais d'autre part le déterminisme à lui seul ne peut donner de réponse satisfaisante précisément dans les cas de dédoublement, car il y a beaucoup d'actes qui sont en dehors de ce stricte conditionnement.

Les quelques pages des *Bijoux indiscrets* et du *Rêve* que nous avons essayées d'examiner de plus près sous le triple signe du rêve, de la métamorphose et du dédoublement nous ont offert assez de matériaux, assez de preuves quant à l'intérêt inhérent à la nature de Diderot. Nous nous sommes bornés à des textes et des passages où le dédoublement était latent ou même d'importance secondaire.²³ Nous y avons vu en premier lieu une tentative de Diderot pour se justifier devant lui-même, une quête des causes directes ou indirectes de son attitude en face de la vie, enfin nous avons étudié les manifestations évidentes de cette attitude dans les moyens d'expression variés dont Diderot s'est servi. En analysant successivement les deux textes de dates différentes on remarque jusqu'à quel point Diderot est préoccupé par l'inconstance de son caractère et la mobilité de ses pensées et ceci non point à cause d'un égocentrisme borné mais bien à cause de son entière honnêteté vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres; il ne s'est jamais dissimulé derrière un masque²⁴ d'heureuse suffisance et de

²³ Ainsi nous aurions pu peut-être dégager les deux aspects complémentaires de Diderot représentés par l'imagination géniale de d'Alembert et les connaissances scientifiques de Bordeu, mais ceci nous paraissait trop évident.

²⁴ Roger Kempf (o. c., note 3, pp. 189—235) dans le dernier chapitre intitulé «La présence masquée» parle en termes convaincants du rôle des masques et de la «technique de l'imposture» dans l'œuvre de Diderot. Il est vrai que «les personnages de Diderot excellent à se tromper les uns les autres», mais à aucun moment nous ne pouvons dire que la présence masquée de l'auteur apparaît comme une duperie en face de lui-même. Nous croyons devoir cette explication précisément à cause de l'ambiguïté de termes. M. Kempf dans la quatrième section de ce chapitre «La présence à soi» discute, d'une manière très intéressante Diderot le «dicéphale», il n'éprouve pas le besoin d'employer le terme de dédoublement que nous avons pris sans toutefois y attacher tout son poids psychanalytique.

quiétude. A aucun moment cette incertitude ne devient une pose, c'est plutôt une obsession latente que Diderot tâchait de vaincre en l'extériorisant de différentes manières. Jamais en lisant Diderot nous n'avons l'impression qu'il cherche à se tromper ou à tromper le lecteur sur lui-même, c'est toujours une quête honnête qui n'a rien de gratuit, bien que parfois cela puisse paraître davantage un exercice de l'intelligence qu'un besoin immanent. La phrase bien connue de Diderot répond complètement à ce désir: «Je ne suis heureux nulle part, qu'à la condition de jouir de mon âme, d'être moi, moi tout pur».